

## HOMÉLIE 4

«Et vous qui autrefois étiez ennemis de Dieu, éloignés de lui par vos actions criminelles, maintenant le Christ vous a réconciliés avec Dieu, par la mort qu'il a soufferte en son corps de chair, afin de vous présenter saints, purs et irréprochables devant son Père.»

1. L'Apôtre va montrer maintenant aux Colossiens que, quoique réconciliés avec Dieu, ils en avaient été cependant indignes. En disant qu'ils avaient été sous la puissance des ténèbres, il donnait la mesure de leur misère. Mais il ne veut pas davantage que cette allusion à la puissance des ténèbres vous fasse croire à une nécessité réelle; c'est pourquoi il ajoute : «Et vous qui vous étiez autrefois éloignés.» Il semble dire la même chose, et pourtant il n'en est rien; autre chose est de délivrer de ses maux celui qui les a subis fatalement, autre chose d'en délivrer qui les a volontairement et librement encourus. Le premier mérite pitié, le second ne mérite que haine. Or, ce n'est point malgré vous ni par contrainte, dit Paul aux Colossiens, que vous vous êtes éloignés de Dieu, mais librement et de plein gré; vous étiez donc indignes de pitié quand Dieu vous a délivrés. Ayant parlé des habitants des cieux, il insiste sur ce point, que l'inimitié a pris naissance sur la terre, non dans le ciel. Depuis longtemps et les anges et Dieu voulaient y mettre un terme; mais vous ne l'avez point voulu. Même en ces derniers temps, si cette inimitié eût persisté, les anges n'eussent pu absolument rien, ni les toucher, ni après les avoir touchés les affranchir du démon. Il leur eût peu servi du reste d'être touchés, si leur tyran n'eût été chargé de liens; il eût servi de peu pareillement que le tyran eût été enchaîné, si ses victimes eussent repoussé le bien de la liberté : ces deux conditions étaient indispensables, et c'est le Christ, non les anges, qui les a réalisées l'une et l'autre. Cette œuvre de persuasion est donc plus prodigieuse que la rupture des liens de la mort. Celle-ci dépendait uniquement de lui, tandis que celle-là dépendait et de lui et de nous. Or, ce qui dépend de nous seuls étant plus facile, l'Apôtre a raison de mettre en second lieu ce qui suppose une plus grande difficulté.

Il ne se contente pas d'écrire : «Vous qui étiez autrefois ennemis,» il ajoute, «et éloignés;» ce qui exprime une inimitié profonde : non seulement vous étiez éloignés, mais vous ne comptiez certainement pas vous rapprocher. «Ennemis de cœur,» poursuit-il, preuve que leur éloignement n'était pas simplement un éloignement de dispositions. Qu'y a-t-il donc de plus ? «Par nos actions criminelles.» Ennemis de nom, vous l'avez été de fait. «Et maintenant il vous a réconciliés dans le corps de sa chair par sa mort, afin de vous présenter saints et purs et irrépréhensibles devant son Père.» Le prix de la réconciliation n'est point omis ici; non seulement le Christ a été vendu, frappé de verges, maltraité, mais de plus il a subi une mort infâme. Cette allusion à la croix est suivie de l'expression d'un nouveau bienfait. Nous n'avons pas été simplement délivrés; la pensée énoncée plus haut, à savoir que nous avons été rendus propres et aptes à l'être, est indiquée pareillement ici. «Par sa mort, afin de vous présenter saints et purs et irrépréhensibles devant son Père.» En même temps qu'il nous a délivrés de nos fautes, il nous a mis au nombre des élus. C'eût été trop peu pour tant de souffrances que de nous affranchir du mal, s'il ne nous eût élevés au premier rang; trop peu de nous sauver du supplice, s'il ne nous eût comblés de gloire. C'est pourquoi il nous a placés non seulement près de ceux qui n'ont commis aucune faute, mais de ceux que distinguent les plus éminentes vertus; et, faveur encore plus haute, la sainteté que nous avons reçue nous rend vraiment saints devant lui. Le terme irrépréhensible dit plus que le terme immaculé; il exclut toute faute, et même tout sujet de blâme.

En disant que le Christ a fait toutes ces choses par sa mort, l'Apôtre ne prétend pas nous dispenser de concourir à l'œuvre de notre salut. Il en sera ainsi, poursuit-il, «Si toutefois vous demeurez sur le fondement de la foi, fermes et inébranlables dans l'espérance que vous donne l'Évangile.» C'est leur tiédeur qu'il gourmande. Il ne se borne pas à ces mots : «Si vous demeurez;» on peut demeurer, et néanmoins être ébranlé, et fomenteur des divisions, de même qu'on peut rester debout et se laisser entraîner çà et là. «Si toutefois vous demeurez sur le fondement de la foi, fermes et inébranlables.» Que d'images, grand Dieu ! Loin de chanceler, vous devez n'être même pas ébranlés. Et cependant, remarquez bien qu'il ne leur impose aucune condition pénible; il ne parle que de l'espérance et de la foi. Ce que vous devez faire, veut-il dire, c'est croire fermement et toujours à la solidité des biens que nous promet l'espérance. En cette matière, cette fermeté est possible; en matière de vertu, il n'est guère possible de n'être pas quelquefois ébranlé; au moins légèrement, ce qui est demandé n'a donc rien d'onéreux. «Dans l'espérance de l'Évangile que vous avez entendu, qui a été prêché à

## HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX COLOSSIENS

toutes les créatures qui sont sous le ciel.» Quelle saurait être l'espérance de l'Évangile, sinon le Christ ? C'est lui qui est notre paix et l'auteur de tous ces biens. Par conséquent, en rapporter à d'autres le mérite, c'est se perdre soi-même : il se perd sans ressource celui qui n'a point la foi au Christ. «Que vous avez entendu.» Il invoque leur témoignage d'abord, puis celui de la terre entière. Il ne dit pas, «qui est prêché,» mais, qui est vu et qui a déjà été prêché. C'est le procédé qu'il avait employé dès le principe, afin de confirmer leur foi par le grand nombre des croyants. «Dont moi, Paul, je suis également devenu le ministre.» Cette particularité donne une grande autorité à sa parole. «Moi Paul, ministre du Christ.» Déjà il était connu en tout lieu comme le docteur de la terre. «Maintenant je me réjouis dans les maux que je souffre pour vous; et, ce qui manquait aux souffrances du Christ, je l'accomplis dans ma chair pour son corps qui est l'Église.»

2. Qu'est-ce qui rattache ce verset aux versets précédents ? Rien, ce semble, et pourtant le lien en est très-étroit. Il Ministre du Christ, » a-t-il dit; par suite, ne disant rien de moi-même, et prêchant la doctrine du Maître. Or, telle est ma foi en lui que je souffre aussi pour lui et je suis heureux de souffrir, en considérant les biens qu'il nous réserve; et même en souffrant, je le fais, non pour moi, mais pour vous : «J'accomplis ce qui manque aux souffrances du Christ, dans ma chair.» Dans ce langage, il n'y a ni enflure ni orgueil, mais un grand amour pour le Christ; car c'est au Christ, non à soi-même, qu'il rapporte ces souffrances. Le but de Paul est de gagner le cœur des Colossiens. Ces maux que j'endure, je les endure pour lui; ayez-en donc de la gratitude au Christ, et non à moi; c'est à lui qu'en appartient le mérite. C'est comme si, chargé d'une mission, vous disiez à un ami : Je vous en prie, allez trouver telle personne pour moi; et que cet ami dit ensuite : C'est pour mon ami que je le fais. Telle est la raison pour laquelle Paul appelle souffrances du Christ ses propres souffrances. Outre que le Sauveur est mort pour nous, même après sa mort il eût encore été prêt à souffrir la croix pour la même cause. L'Apôtre tient à nous montrer le Christ bravant maints dangers pour l'Église, en son propre corps. Telle est sa pensée en s'exprimant comme il le fait : Ce n'est pas nous qui vous introduisons et qui vous amenons, encore que nous paraissions le faire; c'est le Christ; et ce n'est pas notre œuvre, c'est la sienne que nous avons entreprise. Supposez qu'un général en chef venant à quitter le théâtre de la guerre, et cessant de diriger et de protéger les mouvements de l'armée, un de ses lieutenants prit le commandement et subit jusqu'à la fin de la campagne les fatigues et les dangers qu'il eût dû subir lui-même : vous comprendrez la pensée de l'Apôtre. Qu'il agisse ainsi pour le Christ, il le dit formellement : «Pour son corps.» Ce n'est pas vous que je sers, mais le Christ : ce qu'il eût fallu qu'il souffrit, je le souffre à sa place. Que de choses il donne à entendre ! Il atteste d'abord la grandeur de son amour. C'est ainsi que dans sa deuxième Épître aux Corinthiens, il disait : «Il a mis entre nos mains le ministère de la réconciliation.» Et plus loin : «Nous sommes les ambassadeurs du Christ; c'est Dieu qui vous exhorte par notre entremise.» (II Cor 5,18-20) Le but dans ces paroles est toujours de gagner leurs âmes. Je souffre à sa place, dit-il maintenant : encore que le Christ vous doive et ne soit pas là, je vous le rendrai pour lui. Les termes, «ce qui manque,» établissent qu'à son sens le Christ n'a pas encore vu la fin de ses souffrances. Même après sa mort il souffrira pour vous, puisqu'il manque encore quelque chose à ses souffrances. Dans son Épître aux Romains, il exprime la même vérité d'une autre manière : «Il intercède aussi pour nous.» (Rom 8,34) Preuve que la mort ne lui suffit pas, et que son amour accomplit une infinité de prodiges.

L'Apôtre n'emploie donc pas ce langage en vue de s'élever lui-même, mais plutôt pour montrer l'intérêt que le Christ ne cesse de nous témoigner. La preuve qu'il en donne est dans ces mots : «Pour son corps.» Il n'y a pas lieu d'en douter, puisque c'est en faveur de son corps que toutes ces choses s'exécutent. Quelle union étroite il établit entre nous et lui ! Que nous parlez-vous des anges ? «J'ai été fait son ministre.» Tous les autres messagers sont inutiles : c'est moi qui suis son ministre. Toutefois, à cause de cela même, il n'a rien opéré. J'ai été fait son ministre par la disposition de Dieu, qui m'a désigné au milieu de vous pour y prêcher sa parole. «La disposition.» Ou bien le sens est celui-ci : Le Christ en quittant la terre, a voulu établir cette disposition, afin de ne pas nous laisser orphelins; c'est lui qui a souffert et qui souffre, lui qui remplit ce ministère. Ou bien le sens est celui-ci : S'il a permis que je fusse son persécuteur et le plus âpre de ses persécuteurs, c'est afin que ma parole eût plus d'autorité. Ou bien encore il parle de la sorte, afin de nous inculquer cette vérité, que ni les œuvres, ni les actes, ni les faits éclatants n'ont de prix dans l'œuvre du salut, mais la foi et le baptême. Vous n'eussiez pas pu entendre la parole évangélique s'il en eût été autrement. «Au milieu de vous pour y prêcher la parole de Dieu.» Le mot, pour y prêcher, s'applique sur tout aux Gentils convertis, qui chancelaient dans la voie de la vérité. Faibles comme ils l'étaient, jamais, sans la

## HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX COLOSSIENS

disposition providentielle de Dieu, ils n'eussent pu entendre une doctrine aussi élevée. Moi, remarque Paul, je n'eusse pu accomplir une œuvre pareille. Ayant rappelé tout à l'heure ce point beaucoup plus extraordinaire, que ses souffrances étaient les souffrances mêmes du Christ, il ajoute présentement qu'il est redevable à Dieu seul d'avoir accompli chez eux la prédication évangélique. En même temps il insinue que, si la Providence a permis qu'ils puissent entendre la parole de vérité, c'est pour favoriser leur zèle, et non pour encourager leur négligence. Les œuvres de Dieu ne s'exécutent pas avec précipitation : elles s'accomplissent au gré d'une miséricordieuse condescendance. Voilà pourquoi le Christ en est venu en nos temps, et non dans les siècles passés. Le Christ lui-même nous dit bien dans l'Evangile que les serviteurs avaient été les premiers envoyés aux vigneron, pour qu'ils ne missent pas le Fils à mort. Mais, si la venue des serviteurs ne les empêcha pas d'immoler le Fils de Dieu, certainement ils ne l'eussent pas ménagé plus tôt; n'ayant pas obtempéré aux ordres les moins importants, comment eussent-ils exécuté les plus importants ? Que dit-on ? Les Juifs et les Gentils ne sont-ils pas même aujourd'hui dans de pires dispositions ? C'est le comble de l'aveuglement : persister en cet état après tant de siècles, après tant de leçons, je le répète, c'est le comble de la stupidité.

3. Lors donc que les Gentils nous demandent : Pourquoi le Christ est-il venu si récemment ? ne leur permettons pas d'insister, et demandons-leur s'il n'a pas accompli son œuvre. Si, étant venu dès le commencement, il n'eût point atteint son but, est-ce que le temps de sa venue eût été une excuse suffisante ? De même, sa mission remplie, nous n'avons pas le droit de demander la raison de l'époque de sa venue. Lorsque le médecin a guéri une maladie grave et sauvé le malade, on ne va pas lui demander compte du traitement qu'il a choisi; et, lorsque la victoire est complète, on ne demandera pas davantage au général qui l'a remportée pourquoi il a livré bataille à tel moment, et non à tel autre. S'il eût compromis le salut de l'État, on lui en demanderait justement compte; mais, le succès ne laissant rien à désirer, il n'y a plus qu'à lui décerner des éloges. Qu'est-ce qui mérite le plus d'attirer nos regards, vos questions perfides ou la perfection de l'œuvre accomplie ? Le Christ a-t-il triomphé, ou ne l'a-t-il pas fait ? Prouvez la vérité de ce dernier point. A-t-il vaincu, ou non ? a-t-il accompli son œuvre telle qu'il l'avait promise ? Voilà le vrai compte à rendre. Vous reconnaissez qu'il y a un Dieu, encore que ce Dieu ne soit pas le Christ. Eh bien, dites-moi, Dieu est-il sans commencement ? Oui, répondez-vous. Alors pourquoi n'a-t-il pas créé les hommes dix mille ans plus tôt : l'humanité eût vécu plus longtemps. L'existence étant un bien, une existence plus longue sera d'autant meilleure. Maintenant les hommes ont-ils à se plaindre du temps qui a précédé leur création ? Manifestement non; comment ? Dieu qui les a créés le sait. Encore une autre question : Pourquoi Dieu n'a-t-il pas créé tous les hommes simultanément ? pourquoi l'âme de l'homme qui est né le premier a-t-elle plus d'années d'existence que l'âme de l'homme qui n'est venu au monde qu'après lui ? Pourquoi celui-là a-t-il paru d'abord, et celui-ci plus tard sur la terre ? Voilà des questions sérieuses, et non de pure curiosité. Mais celles de tout à l'heure ne méritent même pas d'être posées. Pour moi, je me bornerai à répéter ce que j'ai déjà dit. Il en est de l'humanité comme de la vie humaine : les premiers siècles correspondent à l'enfance; ceux d'après, à la jeunesse; les derniers, à la vieillesse. L'âme étant dans sa vigueur, le corps ayant perdu de son penchant à la révolte, la guerre étant terminée, alors est venue notre initiation à la philosophie. C'est le contraire, prétendez-vous. Nous instruisons, il est vrai, la jeunesse, mais sur la rhétorique, mais sur l'éloquence, non sur les questions les plus sérieuses; celles-ci sont renvoyées à la vigueur de l'âge.

Eh bien, Dieu en a usé de la sorte avec les Juifs. Il leur a donné Moïse, qui a été pour eux ce que le maître est pour l'enfant, et qui leur a présenté l'ombre des vérités comme on présente les éléments aux enfants. «La loi contenait l'ombre des biens futurs, non la réalité.» (Heb 10,1) Nous achetons des friandises aux enfants, nous leur donnons de petites pièces d'argent pour les encourager à se rendre à l'école : de même, Dieu octroyait aux Juifs bien des faveurs et des richesses, ne leur demandant en retour que d'écouter Moïse. En les confiant à Moïse comme à leur maître et leur docteur, il voulait qu'ils ne le méprisassent pas, mais qu'ils le considérassent comme un père. Aussi ne craignaient-ils que lui seul. Ils ne disaient pas : Où est le Seigneur ? mais : Où est Moïse ? Sa seule présence inspirait la frayeur. Quand ils eurent prévarié, voyez quel châtement il leur imposa. Dieu voulait les renier comme son peuple, et Moïse s'y opposa. D'un côté, Dieu, tel qu'un père irrité, menaçait; de l'autre, Moïse implorait miséricorde et pardon en faveur de l'enfant qui lui avait été confié : Accordez-moi ce que je sollicite, et je n'insiste plus. Le désert fut donc une école. Les enfants lassés d'un trop long séjour à l'école, demandent à se retirer : de même les Juifs soupiraient sans cesse au désert après l'Égypte, et s'écriaient en larmes : Nous sommes perdus, nous

## HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX COLOSSIENS

nous consomons, nous périssons. A cette vue Moïse brise les tables, comme s'il y avait gravé quelques mots à leur adresse; ainsi fait le maître qui, voyant une tablette mal écrite, la jette de colère et la brise sans que le père en soit blessé. C'était pour les Hébreux, en effet, que ces tables avaient été écrites; mais ce peuple préoccupé d'autres plaisirs, se livrait à toute sorte de désordres. C'est pourquoi Moïse leur ordonna de se frapper les uns les autres, comme s'il se fût agi de se frapper dans les écoles entre enfants. Après leur avoir donné maintes leçons, comme il les leur réclamait et ne les obtenait pas, il les punit. C'étaient assurément autant de leçons de la puissance de Dieu, que les prodiges d'Egypte. Ces leçons étaient en définitive les plaies, par où ils apprenaient que Dieu châtiât inévitablement ses ennemis. Mais punir les ennemis, est-ce autre chose en somme que vous traiter avec bienveillance ? A vous aussi s'étendait ce bienfait. Représentez-vous un enfant qui prétendrait savoir sa leçon, et qui, interrogé en détail, ne répondrait rien et serait pour cela puni. Ainsi des Hébreux. Ils prétendaient connaître la puissance divine; mais, ayant à le prouver en des circonstances particulières, ils ne le faisaient pas, et dès lors ils étaient châtiés. Vous voyez de l'eau ? rappelez-vous l'eau d'Egypte. Celui qui l'a changée en sang peut le faire de même. C'est comme l'observation faite aux enfants en ces termes : Quand vous verrez la lettre dans un livre, songez à ce que vous avez vu sur votre tablette. La famine se produit-elle ? Souvenez-vous que c'est Dieu qui rendit inutiles les moissons ? Voyez-vous la guerre, songez à l'engloutissement des Egyptiens. Les habitants de vos contrées sont redoutables; mais ils ne le sont pas plus que les habitants de l'Egypte. Celui qui vous a retiré des mains de ces derniers vous sauvera tout aussi facilement maintenant que vous en êtes loin. Les Israélites ne savaient pas se rendre compte de ces leçons isolées, et ils en étaient punis. Ils se mirent à manger, à boire et à se révolter. Ils eussent dû ne pas rechercher dans la manne le plaisir, puisque le mal n'avait pas eu d'autre, principe. Tel un fils de famille envoyé à l'école voudrait bien plutôt rester avec les domestiques et les servir lui-même, en sorte que, refusant la table abondante et délicate de la maison paternelle, il s'assiérait de préférence à la table ignoble, dégoûtante et tumultueuse des serviteurs. Ainsi des Juifs réclamant l'Egypte. Pourtant ils disaient à Moïse : «Assurément, Seigneur, tout ce que vous nous direz, nous le ferons et le retiendrons.» (Ex 24,7) Et Moïse, en bon maître, intercédait toujours en leur faveur auprès du Seigneur décidé à frapper ses enfants incorrigibles.

4. Pourquoi ce langage ? Parce que nous sommes de vrais enfants. Voulez-vous encore une preuve à l'appui ? Il a été dit : «œil pour œil, dent pour dent.» (Lev 24,20) Parole bien digne d'être adressée à des enfants si prompts à la vengeance. La passion étant l'opposé de la raison, et la raison et le jugement ayant chez les enfants peu d'empire, ils sont très irascibles : la tyrannie de cette passion est telle que l'enfant n'arrivera à se calmer et à épuiser sa fureur qu'en se roulant à terre, frappant du genou, renversant un siège et se livrant à d'autres actes pareils. Dieu ne les traite-t-il pas de la sorte, en permettant d'exiger œil pour œil, dent pour dent, en frappant de mort les Egyptiens, et en exterminant les Amalécites leurs ennemis ? Un enfant dit à son père : Père, celui-là m'a frappé. Le père répond : C'est un méchant; nous devons le haïr. Dieu dit aux Juifs : «Je serai l'ennemi de tes ennemis : je haïrai ceux qui te haïssent.» (Ex 23,22) Quand Balaam prononçait ses malédictions, leur crainte était vraiment digne de simples enfants. Il suffit aux enfants d'un objet quelconque, pour les effrayer : alors, pour les calmer, on leur présente ces mêmes objets à toucher, on ordonne à leurs nourrices de les leur montrer de près. Ainsi fit Dieu à propos de Balaam; ils étaient terrifiés, et leur terreur se changea en confiance. Les enfants que l'on sèvre ont tout en de petits vases : Dieu ne leur refusait rien et les comblait de satisfactions. Néanmoins, de même que les enfants réclament le sein de la mère, ils réclamaient l'Egypte et ses viandes.

Moïse était donc très réellement pour eux un maître, un intendant, un guide et le plus sage des guides. Autre chose est de commander à des gens sensés, autre chose de commander à des enfants dépourvus de sens. Désirez-vous encore des preuves de ce que j'avance ? Une nourrice dit à l'enfant : Quand vous voudrez marcher, rassemblez vos vêtements jusqu'au moment de l'arrivée. Ainsi faisait Moïse. Je l'ai déjà dit, toutes les passions, la vanité, la cupidité, la colère, la jalousie, exercent sur les enfants que la raison ne modère pas encore la tyrannie de leur domination : ainsi des Juifs; ils outrageaient, ils maltraitaient Moïse. Quand un enfant saisit une pierre, on s'écrie : Ne la jette pas. Les Juifs saisissaient des pierres, et Moïse se dérobaît à leurs coups. Quand l'enfant voit son père en possession de quelque chose de beau, il le réclame pour lui : ainsi firent à propos du sacerdoce Dathan et Abiron. En toute chose ce peuple était envieux, querelleur, grossier à l'excès. Et c'est alors que le Christ aurait disparaitre ? alors qu'il aurait dû promulguer ses lois si sages, quand la passion les dominait, quand ils étaient pareils à des chevaux passionnés, quand ils

## HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX COLOSSIENS

étaient les esclaves des richesses et de leur ventre ? Mais ces préceptes si sages eussent été perdus pour ces insensés : ils n'eussent retenu ni les uns ni les autres. Tel un maître qui prétendrait apprendre à lire sans apprendre les lettres, n'enseignerait absolument rien. Il n'en est plus de même actuellement : par la grâce de Dieu, la justice et la vertu ont poussé partout de profondes racines.

Remercions le Seigneur de toute chose, et ne poussons pas trop loin notre curiosité. Nous ignorons le temps propice : le créateur du temps, l'artisan des siècles ne l'ignore pas. Rapportons-nous-en à sa sagesse en toute occurrence. Glorifier Dieu, c'est ne pas lui demander compte des décrets qu'il exécute. Telle fut la reconnaissance d'Abraham : «Il était persuadé que Dieu avait assez de puissance pour accomplir sa promesse.» (Rom 4,21) Ce saint patriarche ne s'enquit même pas de l'avenir : nous poussons l'indiscrétion jusqu'à nous enquérir du passé. Quelle folie, quelle ingratitude ! Cessons de nous conduire ainsi; il nous en revient de grands dommages et nul profit. Soyons pénétrés de reconnaissance envers notre Maître, renvoyons à Dieu toute gloire, afin que, lui rendant grâce de tout, nous obtenions de lui miséricorde, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen.